

Mettre « la vraie création artistique à la place suprême, au-dessus même de la pure spéculation philosophique... ».

La poésie est dans le regard, et la beauté dans le paysage, car, ici, seul "le regard" nous appartient.

Cinq méditations sur la Beauté (*)







de François Cheng, par Michel Masson



L'anthropologue Michel Fromaget en nous conseillant la lecture de cet opuscule de François Cheng, souhaitait nous avoir « *apporter une fraction au moins de ce que vous en attendiez* ». Or, outre l'intérêt des points soulevés dans son message dont il sera question une autre fois, ce n'est pas une fraction, mais – à travers de livre de François Cheng *Cinq méditations sur la Beauté* – un pan entier de ce que notre correspondant qualifie de « *sujet aussi capital que la tripartition* », vient s'ajouter en bonne place aux réflexions accumulées sur ce sujet... Dans son « *très beau livre* », en effet, François Cheng apporte une pièce maîtresse – en même temps connaissance, mise en œuvre et application – nécessaire à la (re)fondation du *paradigme ternaire*. À partir de la beauté, c'est un niveau complet qui est établi ; étage ultime – ou premier – occupé par la trilogie : le **vrai** (ou beau) et le **bien** (ou bon), *couple* animé par notre *ternarité* intime : mémoire-intelligence-volonté.

En Chine : *le souffle Yin, le souffle Yang et le souffle du Vide médian*... se retrouve dans le Tao auquel ce sage nous initie. Dans le même temps, il nous indique la voie et la manière d'un dialogue interculturel fécond. Aussi ai-je consacré à ce livre plus qu'une simple recension, afin de proposer à nos lecteurs ce qui m'a semblé le plus éclairant en regard de la *tridimensionnalité* de l'ordre du monde – à commencer par l'homme lui-même, en son être et en *sa manière d'être* – qui nous tient tant à cœur.

livre – qui maintient la parenthèse communisme dans un silence assourdissant – revêt une importance telle en regard de notre objectif – se dévouer à la cause des *intermédiaires* (ceux du *vide médian*) – que nous dérogerons à notre ligne éditoriale qui prévoit de limiter à deux, quatre ou au maximum six pages... la longueur de nos interventions. M.M.

(*) *Études explicitant*   , *illustrant*   ou *étant en rapport avec* ... *le paradigme ternaire*.



Dès la riche introduction de l'éditeur ⁽¹⁾, nous apprenons qu'il nous « *faut revenir à l'essentiel, c'est-à-dire à la vérité cruciale du "centre"... – [cruciale, c'est bien le mot !] –, à la relation qui unit les êtres... ».*

Par le biais des remerciements adressés aux personnes qui ont mis une salle à sa disposition, nous savons aussi que les riches pages de ce géant petit livre ne sont pas seulement la transcription de la pensée de leur auteur, mais qu'elles sont aussi le résultat de soirées... donc d'une pensée *ouverte*.

Ce livre, en effet – aspect capital – est largement voué à la "vie ouverte" à laquelle, tout au long de ses réflexions, François Cheng nous invite et nous incite. "Ouverture" à laquelle, par touches délicates successives, il nous initie à travers cinq méditations.

L'auteur, chinois d'origine, est – il ne s'en cache pas – le résultat d'un métissage culturel issu de la copulation spirituelle entre l'Orient et l'Occident... sans qu'à aucun moment il ne soit question de savoir qui commence, qui est supérieur ou qui l'emportera. Il ne lui vient pas non plus à l'idée de séparer absolument les trois composantes de sa musique : la mélodie, le rythme et l'accompagnement... car, n'en doutons pas, c'est bien, à travers l'art, de l'harmonie universelle dont s'agit ?

Or, *Il n'y a de poésie que savante*, aime à m'avertir un ami de longue date. Comment résoudre le paradoxe de ce mariage dépareillé entre le savant et le poète ? Tout simplement, en redonnant son véritable sens au mot *savant*, sans le réduire, comme le fait notre époque matérialiste qui ne prend en compte que la partie "basse" des trois composantes de l'être, en excluant l'âme par la dénaturation de *l'esprit (le souffle)* qui l'unit au corps... et, pour cette raison, exclut le mystère, et la véritable poésie qui est la fine pointe de nos tentatives de le percer...

Le savant, en effet, au-delà de l'accumulation de savoirs, est celui dont l'âme est apte à prendre en compte cette part qui échappe à la pensée exclusivement discursive et raisonneuse... car, le véritable savant est aussi un sage. Quant au poète, les "cinq méditations" que nous offre François Cheng, nous apprendront ce qu'il est par ce qu'il fait : sa manière d'être *médiateur*.

C'est certainement la grande leçon de ce poème en cinq parties, d'avoir su réunir la pensée discursive, linéaire, démonstrative que sont devenues la pensée occidentale, et celle, intuitive et symbolique... en un mot poétique... de l'Orient.


Loin d'y voir deux visions opposées, François Cheng révèle leurs vertus respectives, les fruits de l'union de leur complémentarité, et la capacité qu'elles ont de nous acheminer où ni l'un ni l'autre ne peuvent conduire séparément.

Première méditation

Dès la première méditation, notre savant confirme : l'aventure humaine se trouve « Entre ». Dans cet interstice réside le mystère de la relation entre les « *deux extrémités de l'univers vivant : d'un côté le mal, de l'autre la beauté.* » (p.13)... explicitant par là la prémisse de l'aphorisme de Dostoïevski « *La beauté sauvera le monde* ».

Mais aussitôt une question se pose : « *Une beauté qui ne serait pas fondée sur le **Bien** est-elle encore belle ?* » ; un peu plus loin, notre sage y adjoindra la **vérité** : « *La beauté n'est-elle pas la splendeur du vrai ?* ». Mis en fonction, ces trois fondamentaux réalisent une unité dont le beau – plus précisément, l'esprit de poésie – serait le cœur battant *entre* le vrai et le bien, comme le *savoir-faire* unit le savoir au faire.

La première beauté – qui s'impose à nous, et nous « appelle » – est, nous dit-il, *le paysage*... L'art vient ensuite et avec lui son plus beau fleu-



ron : la femme : « vénus grecques, modèles de Botticelli, du Titien, et, plus proche de nous, de Chassériau, d'Ingres... »

Mais l'auteur, inquiet, entend les questions : « *d'où parlez-vous ? de quelle légitimité vous réclamez-vous ?* » ; il ne répond pas, comme il pourrait le faire « je suis académicien, et auteur d'une quantité d'ouvrages... cela me confère une certaine autorité » ; non, il suggère timidement, que « *du fait de mon exil [dès l'âge de vingt ans], je suis devenu un homme de nulle part ou alors de toutes parts. Je ne parle donc pas au nom d'une tradition... moins encore d'une métaphysique pré-affirmée, d'une croyance préétablie* ». «...Le travail que je dois effectuer consiste plutôt à creuser en moi la capacité à la réceptivité..., posture d'accueil : être « le ravin du monde »... , et non de « conquête ». De fait, nous verrons tout au long de ses méditations-comtemplations que les *outils mentaux* employés sont – tour à tour, en parallèle, en simultané ou en coïncidence – d'ascendance orientale ou occidentale.

Deuxième méditation

Dans sa deuxième méditation, François Cheng entreprend de nous instruire sur la pensée chinoise, et plus particulièrement sur le Tao. Et là, surprise... On nous trompe ! On nous fait croire que le Tao est un parangon de dualité... on nous escamote le principal : son caractère n'est pas *duel*, mais essentiellement *ternaire*. Et cela dès l'écriture et la manière de figurer les notions sous forme d'idéogrammes élémentaires qui, concaténés, confèrent un sens profond au signe-mot, et par là au signifié. Cette étymologie du sens dévoile le secret de l'âme chinoise, directement et constamment rattaché à la beauté par le signe. Le

“b.a. ba” chinois est iconographique, il va directement aux sens... d'où découlent une compréhension *ouverte* à tous – et non au seul savant – car plus directement liée au graphisme... partant, à la tridimensionalité du Vrai-Beau-Bien... La poésie du signe fait « reliance ».

Le sens profond est à fleur de l'écriture chinoise, donc de sa pensée ; plus près du sens dans « *les trois acceptions du mot “sens” en français : sensation, direction, signification* », ce qui ne va pas sans influencer sur *la manière d'être du taoïste*, plus directement lié à la beauté... donc au vrai et au bien. Beauté « *relevant de l'être et non de l'avoir...* », car « *la vraie beauté ne saurait être définie comme moyen ou instrument, [car,] par essence, elle est une manière, un état d'existence.* » (p. 35)

On pourrait ici remarquer que la *beauté* est si intimement liée au *bien* et au *vrai* qu'elle paraît être *dans* le paysage... Il est donc prudent de ne pas confondre le mot *beauté* avec ce que nous pourrions nommer *l'esprit de poésie* qui, par le regard – *entre* le sujet et l'objet de sa contemplation – répond à son « appel ».

Notre auteur prend ici l'exemple de la rose « qui se manifeste dans tout l'éclat de sa présence... *Entre* le ciel et la terre s'effectue alors un *va-et-vient* que symbolise la forme même des pétales... en un geste d'offrande ;... cependant qu'un poète écrit “*sans souci d'elle-même, ni désir d'être vue*”... Invitation « à l'accueillir et non à la cueillir ».

...Il est impossible de rendre en quelque mot l'intérêt de la deuxième partie de cette méditation où il est question de création, de cause, de connaissance, de mourir sans périr, d'éphémère et d'éternité... de Bergson et de la durée, de Lao-Tzeu (le fondateur du taoïsme) et de longue vie,





de Claudel et d'éternité... Lire ne suffit pas, il faut méditer ces textes ; ils nous invitent à l'humilité... et à *l'ouverture*.

Troisième méditation

Avec cette troisième partie, qui m'a beaucoup touché, il est question des niveaux constitutifs de ce « *qui a trait à l'humain* ». **Le corps** se présente d'emblée comme « parmi les multiples niveaux... » ; il constitue une perspective qui « *nous éveille à d'autres types de beauté, venus de l'esprit et de l'âme* ».

Le visage – paysage choisi – est un aveu : le reflet, souvent lucide, parfois cruel, du regard porté sur soi, ou de celui des autres... qui traduisent notre époque et le bain existentiel dans lequel nous sommes immergés... visage stigmatisé par les irradiations « venues de *l'esprit* et de *l'âme* »... ici clairement distingués... mais ailleurs, si ce n'est confondu, du moins parfois mêlés de manière inextricable.

Notre auteur, toujours à la recherche des facteurs de la beauté, décèle en effet que « parmi les multiples niveaux qui constituent l'être humain, deux, au moins, sont reconnus par tous, à savoir le *physique* – cette beauté qui relève de l'avoir – et le *mental*, régit par l'esprit... Cette dernière part, le spirituel, est sans doute la plus controversée ; elle peut être prise pour un niveau en soi. À son propos, on sera amené à parler de l'âme ». Un peu plus loin il insiste : « Revenons à l'homme et à ses différents niveaux de constitution », ou encore : « cette perspective éthique nous éveille à d'autres types de beauté, venus de *l'esprit* et de *l'âme* »... Nous voici de plain-pied avec notre vision *tripartite* de la création entière, et, par là, de la constitution de l'être humain ... la forme poétique en plus, sans doute...

Un regret cependant (p. 63), celui de l'évocation, dans un même paragraphe, de l'évolution de *la femme des cavernes*... jusqu'à Mona Lisa

(archétype discutable). La mise en parallèle, du d'un visage assombri et *fermé par la haine (sic)*, et celui éclairé et *ouvert par la bonté*, est gênante par le rapprochement qu'elle induit. Car, n'est-ce pas, rien n'interdit de pressentir qu'au contraire la beauté-bonté des premières femmes... participa à l'essor de l'humanité. Pourquoi la beauté – certes selon des canons différents et dépourvus d'artifice – serait-elle le résultat d'une *l'Évolution* à la merci de mutations chaotiques... et non un état originel ? ∞

Allons-nous, venons-nous ou retournons-nous à la beauté ? qui peut répondre de façon péremptoire à ces questions ? Bien entendu, rien en ce bas monde n'est linéaire et régulier ; s'il y a eu des variations dans la beauté des visages – sans parler de la beauté trompeuse du diable, et hors des fluctuations des canons et des modes – pourquoi iraient-elles nécessairement vers la perfection... et non vers son rétablissement aléatoire ?

Si, sur ce sujet, l'on se réfère à la Bible, il est permis d'imaginer que la beauté fut donnée dès le départ... Beauté, que l'homme, abusant de sa liberté, saccage ou restaure au grè du respect des conditions de "la longue vie... ouverte" ; variation en dents de scie dont personne ne connaît l'issue, mais force parfois d'admiration par les quêtes, les conquêtes et les reconquêtes dont l'auteur nous parle si bien.

La Quatrième méditation...

...est consacrée au double regard sur la beauté vue d'Occident et de Chine.

En Occident l'aventure intellectuelle – si ce n'est spirituelle – commence à l'Est, avec « *le Banquet de Platon qui montre comment l'Éros, l'Amour, s'élève du sensible vers l'intelligible... jusqu'à son terme : la contemplation de la beauté absolue* ». La longue période chrétienne qui suivit célébra, à sa manière, « *la beauté, lumière des idées* », « *la beauté, splendeur du*



vrai ». Augustin, Dante, Pétrarque prolongent cette voie qui conduit au « *triomphe de la beauté* », qui, c'est le moment de le redire, est l'autre nom de la vérité ; car, comme a pu dire Boileau : « *Rien n'est plus beau que le vrai* ».

...«*Du côté des Allemands...*» retenons simplement l'injonction de Hölderlin : « *il faut habiter poétiquement le monde* ».

...« *Ces pensées... tendent à forger une foncière manière d'être* », que la Chine traduit à sa manière... poétique. Zhuangzi, au IV^{ème} siècle avant notre ère, fait remarquer qu'« **entre** Ciel et Terre, il y a grande beauté » et que « *la nature a le pouvoir de transmuter le flétri et le pourri en merveille* ». Car « *L'homme véritable... purifié de l'intérieur, est capable d'entrer en communion totale avec la sphère infinie de l'univers, en y effectuant le shen-you ou « randonnée spirituelle* ». (p.88)

« Confucius est plus préoccupé de l'homme en société »..., pour mettre en pratique le *ren*, « vertu d'humanité », il prône le *li*, rituel, et le *yue* musique et poésie, la relation adéquate... le sens de la mesure et de l'harmonie... Par-delà ces liens intimes, entre l'homme et le monde où le bien et le beau sont unis, il exhume la triade confucéenne : *Ciel-Terre-Homme*. Dans cette relation à trois, l'homme représente comme un chaînon – un composant – indispensable... « *La voie humaine doit procéder du Ciel **et** de la Terre...* ». Mais « *il se peut que les confucéens aient trop fait confiance à la nature humaine...* » fait cependant remarquer François Cheng. (p. 89)

Nous arrivons ici à un développement qui ressemble étonnamment à notre manière *tridimensionnelle* d'explicitier l'ordre du monde dont nous sommes si peu à prôner la congruité.

Notre sage, lucide, remarque que « *La culture chinoise, par sa durée, a véhiculé beaucoup d'avatars et d'éléments sclérosés qu'il ne faut pas hésiter à mettre de côté* » ; mais, ajoute-t'il « *sa*

meilleure part réside en une certaine conception et une certaine pratique de la vie, et également une certaine expérience de la beauté. » (p.94)

« *La cosmologie chinoise est fondée sur l'idée du Souffle, à la fois matière et esprit. À partir de cette idée du Souffle, les premiers penseurs ont avancé une conception unitaire et organique de l'univers vivant où tout se relie et se tient.* », « *Le Souffle primordial se divise en trois types de souffles qui agissent concomitamment : le souffle Yin, le souffle Yang et – [ce que les caricatures occidentales ne disent pas] – le souffle du Vide médian. Entre le Yang, puissance active, et le yin, douceur réceptive, le souffle du Vide originel – a le don de les entraîner dans l'interaction positive, cela en vue d'une transformation mutuelle, bénéfique pour l'un et pour l'autre* »(p.95), ...[aussi, dans le cas où cette triple action déborde l'interpersonnel].

Il fallait donner cette citation entière, afin que puisse être faite la comparaison avec ce que nous appelons *la relation synaptique* ; laquelle s'établit par *l'intermédiaire d'une zone médiatrice* qui loin de séparer, unit les *tenants et aboutissants des phénomènes existentiels*. Zone frontalière habitable, lieu de passage, de retournement, de manœuvre... des agents transmetteurs que sont les intermédiaires authentiques. Car, ici, le "vide", loin de correspondre au néant, « *est le lieu où circule et se régénère le Souffle* ».

Il y a lieu de lire attentivement les trois conséquences que nous livre François Cheng pour comprendre l'importance de cette représentation qui, une fois baptisée, est à même de transformer le monde. En effet – prenons ici à notre compte cette réflexion qu'affectionnait un autre sage, Gustave Thibon – "La signification des idoles (les représentations iconographiques que l'on se fait du monde) ont changé du tout au tout depuis l'advenue du vrai Dieu...", car, si « *la Bonne Nouvelle* » n'abolit pas, elle accomplit...



Que l'on n'aille pas considérer cette assertion comme une réflexion personnelle et annexe, car, à l'évidence, cette représentation cosmologique qui nous arrive de Chine a trop de ressemblance avec la pensée chrétienne authentique pour qu'elles n'aient pas toutes deux une origine commune...

Dans la deuxième partie de cette quatrième méditation nous faisons un pas de géant « *vers l'idée d'une beauté impliquant un entrecroisement entre une présence qui s'offre à la vue, et un regard qui la capte...* » (p.101) Ici, François Cheng demande : « *n'y a-t'il pas une beauté objective ? Faut-il qu'un regard la capte pour qu'elle existe ?* »... En quoi consiste ce « chiasme », ce « renversement de perspective » ? Et il répond : « *tout se passe comme si l'univers, se pensant, attendait l'homme pour être dit* ».

Ne risque-t-on pas ici – à la suite de poète Li Po ou du peintre Shiato, lorsqu'ils affirment respectivement : « *Nous nous regardons sans nous lasser* », « *nos tête à tête n'ont point de fin* » ou encore du peintre André Marchant « *J'ai senti certain jour que c'était les arbres qui me regardaient* »... – de nous aventurer dans un panthéisme romantique, voire un animisme régressif et irréflecti... ?

Non, car cette tentation s'éloigne quand l'auteur nous met en face de la réalité en nous demandant « *de vérifier la proposition selon laquelle toute vraie beauté... comporte entrecroisement et interaction, c'est-à-dire des rencontres à plusieurs niveaux* ». (p.105). À peine plus loin, il insiste « *Une rencontre est plus qu'une addition...* », et conclut « *La beauté du monde est un appel... et l'homme, cet être de langage, y répond de toute son âme.* »

Comme on le voit *le regard* est au centre de la quête de la "beauté", car « *la combinaison 're' et 'garder' est riche de connotation.* », car, « *Au*

niveau supérieur, une autre rencontre se produit, lorsque cette scène est captée par un regard »... qui « *entraîne une nouvelle rencontre située sur un autre plan, celui de la mémoire* ».

Cependant, remarquons à nouveau, que l'emploi du même terme « beauté » pour désigner et qualifier : non seulement l'ensemble du phénomène "beauté", ses deux pôles, et le moteur de leur mise en dynamique... mais aussi la résultante de leur fécondité... – les quatre éléments constitutifs de ce tétragramme existentiel – ne facilite pas la réflexion. Ne convient-il pas de nommer, par des mots divers, les composantes du phénomène *beauté*, afin de distinguer le *sujet*, l'*objet*, le *cœur* et le *fruit* – le *tenant*, l'*aboutissant*, le *tiers-inclus*... et la résultante – animant ses deux pôles. Ainsi qu'il est fait...

- dans notre formule :

*La beauté est dans le paysage,
et la poésie dans le regard,*

- dans celle d'Augustin :


L'aimant, l'aimé, l'amour,

- ou dans celle qui distingue :

Éros, philia et agapé...

...trois termes doivent, en effet, distinguer, à chaque étage, les trois moments syntaxique de la dynamique *beauté/vérité*... Soit, pour la *beauté* du *paysage* : la posture du *sujet* regardant, et la *poésie* de son regard. À chaque domaine ses termes ; que soit considéré le temporel, le spirituel ou le sacré; le corps, l'esprit ou l'âme; la mémoire, l'intellect ou la volonté; le politique, le religieux ou les intermédiaires... sachant qu'aucun de ces constituants n'est absolument séparé, autonome ou indépendant... mais en relation constitutive...

Dans ce contexte, si leurs éléments constituants ne sont pas pris en compte pour ce qu'ils sont (et non pour ce que nous voudrions qu'ils fussent)... la *beauté* comme la *vérité*, restent certes ce qu'ils sont, mais perdent pour ainsi dire



leur raison d'être... si rien ni personne ne répond, comme il convient, à leur « appel ».

Cinquième méditation

On quitte à regret la quatrième méditation qui recèle bien d'autres *ouvertures*... pour arriver à l'ultime segment de notre *randonnée* au pays de la Beauté... où d'autres révélations vitales et passionnantes nous attendent.

Cette dernière partie correspond si bien à la vision de l'ordre du monde et de l'homme sur laquelle nous travaillons à notre manière, que nous laisserons davantage encore la parole à François Cheng.

Si les chapitres de ce livre étaient titrés, ce dernier aurait pu s'intituler "*La philosophie de l'art, en Occident et en Chine*". Politesse bien ordonnée commençant par l'Autre ; ce sera donc de l'Occident dont il sera d'abord question.

Après avoir constaté que : « Vers la fin du XIXe siècle déjà, et tout au long du XXe siècle, plusieurs facteurs se sont conjugués pour changer [la] donne... [et l'établissement] d'une « modernité » basée sur l'idée de « la mort de Dieu » (p.119), notre sage affirme qu'« en dépit de l'impression générale d'un déchaînement dans « le bruit et la fureur », *le fil d'or du beau ne s'est pas tout à fait interrompu.* » (p.120) Ici comme ailleurs, qu'en termes retenus ces choses-là sont dites !

« L'art authentique, affirme François Cheng est en soi une conquête de l'esprit ; il élève l'homme à la dignité du Créateur... ».

En revanche, même si l'intention est de nous ménager, considérer : « depuis les Grecs jusqu'au rationalisme de l'âge moderne en passant par Descartes... la séparation comme étape nécessaire », et « la démarche dualiste... comme des acquis positifs... » (p...125), laisse dubitatif.

Quelques paragraphes plus loin, cependant, notre auteur précise : « C'est seulement au XVIIIe siècle qu'un vrai renversement de tendance se fait jour, au profit d'un art où s'accroît de plus en plus l'inspiration subjective et individuelle ». (127)

« Selon **Kant**, le goût est "*la faculté de juger le beau*". Le goût est donc un jugement, dont l'étude va lui permettre de donner quatre définitions du beau : "*Le beau est l'objet d'une satisfaction désintéressée*" ; "*Est beau ce qui plaît universellement, sans concept*" – c'est-à-dire qu'on ne peut pas prouver la beauté, mais seulement l'éprouver ; "*Le beau est la forme de la finalité d'un objet en tant qu'elle y est perçue sans représentation de fin*" – c'est-à-dire qu'une œuvre d'art ne vise pas une fin utile ; et enfin, "*Est beau ce qui est reconnu sans concept comme l'objet d'une satisfaction nécessaire*" – c'est-à-dire que chacun de nous doit y être sensible. ». Quatre définitions que



François Cheng juge « *insuffisantes ... , pour appréhender l'ébranlement de l'être... lorsque le désir et l'esprit de celui-ci sont aux prises avec la beauté.* »... insatisfactions auxquelles il donnera plus avant la réplique.

« Réagissant à son maître Kant, **Fichte** assure que jusqu'à un certain degré nous pouvons connaître la « chose en soi », dans la mesure où celle-ci est à la base même de l'esprit connaissant de l'homme. Exaltant le sujet réfléchissant qui puise en lui-même les ressources de la connaissance, il bâtit un système qui finit par devenir un idéalisme absolu où il n'y a d'autre réalité que le moi. »

« Réagissant à son tour à son maître Fichte, **Schelling** parachève en quelque sorte l'intense jeu dialectique qui s'est joué sur trois générations. Schelling est pénétré de l'importance du sujet



connaissant, agissant, créant. Il sait aussi qu'un subjectivisme sans « garde-fou » verse dans l'arbitraire et conduit à une voie contraire à la vérité de la vie. »

« L'essentiel de la pensée de Schelling se trouve exprimé dans son ouvrage *Système de l'idéalisme transcendantal*, publié en 1800. Il met la vraie création artistique à la place suprême, au-dessus même de la pure spéculation philosophique... »... Et François Cheng conclut : « Schelling est à mes yeux, parmi tous les penseurs occidentaux, celui dont la vision sur l'art est la plus proche de celle qui nourrit les peintres-lettrés chinois. Malheureusement, la pensée de Schelling sera vite éclipsée par celle de son condisciple **Hegel** dont le génie va tout balayer sur son chemin. »

« L'équilibre fragile fondé sur le respect que l'homme porte à l'Autre – la Nature ou l'Univers vivant – et sur l'échange sincère et équitable au bénéfice des deux interlocuteurs sera rompu par le système trop écrasant de Hegel. »

« Si nous admettons, surtout en art, que l'essentiel est ce qui naît entre les interlocuteurs selon le principe de vie en vue d'une transformation commune, alors la dialectique hégélienne n'est pas à proprement parler « dialogale » ; elle ne suit pas un vrai mouvement ternaire. » (p.133)

Après Hegel, dans le domaine de la pensée esthétique... **Nietzsche** exalte l'énergie vitale d'inspiration dionysiaque »...

...«Paradoxalement – ou heureusement –, durant cette même période, les artistes, eux, et surtout les Impressionnistes, ont d'instinct compris la nécessité de renouer l'authentique dialogue avec la Nature. Un Pissarro, un Monet, un Van Gogh, un Gauguin, un Renoir, un Sisley, chacun à sa manière, est allé au bout de sa vision, vivifié par les ressources inépuisables d'une Nature retrouvée ». (p.134)

« Sans nullement chercher à le comparer aux autres, j'insisterai cependant sur le cas de Cézanne qui me semble être allé le plus loin dans le sens de la profondeur ». « Chez Cézanne, la beauté est formée de rencontres à tous les niveaux. »... « Indéniablement, l'œuvre de Cézanne est la plus proche de *la grande voie du paysage* en Chine. Elle a assez d'envergure pour être le lieu de jonction où les deux traditions peuvent se reconnaître et se féconder, dans la perspective d'un commun renouvellement... » (135)

«À côté de la tradition artistique occidentale caractérisée par son développement continu, et par la longue réflexion théorique qui l'accompagnait, je ne vois guère que la tradition artistique chinoise qui lui soit comparable. Durant près de trois millénaires, la Chine a connu une création artistique d'une remarquable continuité... », « Cela surtout dans le domaine de la poésie, de la calligraphie et de la peinture. Ces trois arts entretenaient des rapports organiques... »... « Ces trois arts-en-un ont porté si haut l'expression de l'esprit humain que les Chinois ont fini par les considérer comme la forme suprême de l'accomplissement de l'homme. » (P. 142,143)

Et c'est ici que François Cheng répond à Kant : « Observant cette tradition spécifique, je serais tenté de paraphraser Kant, mais en l'inversant, en disant que la connaissance du beau est universelle *et avec concept*, qu'elle est désintéressée *mais avec finalité*. Car, curieusement, c'est dans la théorie poétique, et plus encore dans la théorie picturale, toutes deux nourries d'expériences pratiques, que la pensée chinoise a engendré le plus grand nombre de notions dont certaines, de portée générale, sont de véritables concepts. » (p.143)



« Dans le cadre limité de la présente méditation, je me contenterai d'évoquer les trois notions fondamentales que sont le *yin-yun*, « interaction unifiante », le *qi-yun*, « souffle rythmique », et le *shen-yun*, « résonance divine ». Celles-ci, *liées de façon organique et hiérarchique, constituent les trois niveaux, ou les trois degrés, d'un critère à partir duquel la tradition chinoise se proposait de juger de la valeur d'une œuvre, et par là, de la vérité du beau en général.* » (p.144)

« ... À partir de l'idée du *qi*, « souffle », à la fois matière et esprit, les premiers penseurs chinois ont avancé *une conception unitaire et organique de l'univers vivant où tout se relie et se tient.* Le Souffle constitue l'unité de base, et dans le même temps, il anime continûment tous les êtres de l'univers vivant, les reliant en un gigantesque réseau de vie en marche appelé *Tao*, « Voie ». Au sein du Tao, *le fonctionnement du Souffle est ternaire*, en ce sens que le Souffle primordial se divise en trois types dont l'interaction régit l'ensemble des vivants, à savoir le souffle *Yin*, le souffle *Yang* et le souffle du *Vide médian*. Le souffle *Yang* incarnant la puissance active, et le souffle *Yin* incarnant la douceur réceptive ont besoin du souffle du *Vide médian* – qui, comme son nom l'indique, incarne *le nécessaire espace intermédiaire de rencontre et de circulation* – pour entrer dans une interaction efficace et, dans la mesure du possible, harmonieuse. » (p.145)

« Cet aperçu nous rappelle, si besoin est, que, dès le départ, la pensée chinoise dominante – le « Vide médian » chez les taoïstes, le « Milieu juste » chez les confucéens – *a cherché à dépasser le dualisme.* Aujourd'hui nous voyons plus clairement ce qui a manqué à la pensée chinoise et ce que la Chine doit apprendre de [?] l'Occident. En revanche, du côté de la théorie esthétique – concernant le beau, et plus particulièrement la création artistique – la Chine semble avoir connu une grande précocité. Cette pensée *ternaire* a compris très tôt que **la beauté**

est, précisément, de nature ternaire... Et l'œuvre de beauté, toujours née d'un « entre », *est un trois qui, jailli du deux en interaction, permet au deux de se dépasser.* Si transcendance il y a, elle est dans ce dépassement-là. » (p.146)

« Toujours à propos de *l'esprit ternaire*, il est à remarquer que dans la tradition rhétorique chinoise, puis dans celle de l'esthétique, les notions ou figures vont souvent par paire. Formant couple dans un binôme, du même type que par exemple « Yin-Yang », « Ciel-Terre », « Montagne-Eau », le binôme est l'expression même de la ternarité, puisqu'il exprime l'idée que porte chacune des deux figures, mais aussi **l'idée de ce qui se passe entre elles.** » (p.147)

C'est ce que l'Occident n'a pas compris !

Au travail !

Ces larges extraits d'un texte d'une rare profondeur, sont loin d'épuiser le sujet ; ils auront, je l'espère, persuadé nos lecteurs de l'intérêt de ce livre. La sagesse trois fois millénaire de la Chine, confirme l'urgence qu'il y a à investir les trois étages des trois domaines existentiels occupés par la trilogie formée par : le **vrai** (ou beau) et le **bien** (ou bon), couple animé par ce qui est **raisonnable** (la raison).

Une fois acquise la tournure d'esprit correspondant à ce que nous dit François Cheng de la Beauté, et, par delà, du Vrai, du Bien et du Bon, chacun de nous pourra l'appliquer à sa vie intime, familiale, scolaire, culturelle, et professionnelle, mais aussi sociale et politique, spirituelle et religieuse. Pour cela, ouvrons à ce paradigme retrouvé... notre corps, notre âme et notre esprits – notre mémoire, notre raison et notre volonté – ... nous verrons ainsi grandir notre capital de savoir, savoir-faire et faire.

M.M.